Fantômes dans la rue

J.M.G Le Clézio

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

UNE NOUVELLE INÉDITE

J.M.G. LE CLÉZIO

FANTÔMES DANS LA RUE

ELLE

UNE NOUVELLE INÉDITE

J.M.G.
LE CLÉZIO

FANTÔMES DANS LA RUE

ELLE

UNE NOUVELLE INÉDITE

J.M.G.

LE CLÉZIO

FANTÔMES DANS LA RUE

ELLE

J.M.G.

LE CLÉZIO

Fantômes dans la rue

Sur une idée d'Amy Le Clézio

© HFA 2000

Couverture : illustration Aurore de La Morinerie.

FANTÔMES DANS LA RUE

BAB 6
Dragon 21 janv 2000 16.45

Il est à son rencoignement, assis le dos au mur. C'est lui que je vois en premier ce soir, lui et personne d'autre. Enfin, lui d'abord. Il y a tellement de passage à ce moment, il me faut fouiller à travers une forêt de jambes, percer le ruban presque compact des corps en mouvement. Quand j'ouvre mon regard, je sens un balancement, un va-et-vient, pareil au balayage écœurant d'un ventilateur, et un cercle

de fer qui m'enserre. Mais lui, il est là, à sa place habituelle, immobile dans le renfoncement de la porte cochère, et tout de suite quelque chose en moi se défait, se bonifie. Lui, c'est Renault, un être humain.

Il y a tellement de robots et d'hommes-machines, de poupées et de mannequins. Il y a tellement d'hommes-chiens, d'hommes-chacals et d'absents, tellement de zombies et de momies. Tellement d'aventuriers et de faussaires. Je remarque que la société humaine en est largement composée. Mais lui, c'est un être humain.

Il habite une petite chambre dans les combles d'un immeuble au nord de la ville, juste un châssis pour éclairer le jour, et une ampoule électrique nue pour éclairer la nuit. Les WC et un lavabo au bout du couloir. Il partage l'étage avec trois travailleurs marocains et un travesti brésilien. Il rentre là-bas quand il est vraiment très fatigué d'être dehors, trop froid, trop las pour rester assis sur son morceau de rue. Tout ce que je sais de lui, c'est par des bribes que j'ai entendues, lorsqu'il parle aux gens. Il y a une grande belle fille brune qui lui apporte à manger de temps en temps, et il lui parle de sa chambre de bonne, des bonnes odeurs de cuisine des Marocains, des jérémiades du Brésilien. Depuis le commencement de l'hiver cette fille lui rend visite dans la rue. Renault ne mendie pas. Il reste simplement assis en tailleur, les mains posées sur ses cuisses, le buste bien droit, le regard fixé devant lui, légèrement à gauche. Il ne s'occupe pas des voitures ni des gens. Mais il n'est pas indifférent non plus. De temps en temps, il relève ses yeux, et son regard va droit vers quelqu'un, au hasard. C'est évident qu'il n'attend personne.

Quand la jeune fille est venue, il l'a regardée, et elle lui a souri gentiment. Elle s'est arrêtée à sa hauteur, et il lui a dit une phrase, peut-être dans le genre de « ne t'inquiète pas, tu trouveras ce que tu cherches », pas très sibylline, pourtant surprenante, et la fille s'est approchée, elle s'est adossée contre le montant de la porte cochère, en appui sur une jambe, un peu déhanchée, ses cheveux noirs luisant de gouttes de pluie.

À ce moment-là, il a deviné ce qui ronge cette fille, sa détresse, son sentiment d'abandon. Elle lui en a parlé presque tout de suite, comme on ne parle qu'à des inconnus, pour se libérer de la trahison, de la douleur, de la vie qui ne vaut plus rien. Et elle s'est accrochée à lui pour guérir. Il l'a laissée raconter son histoire, et il a dit : « Il reviendra. C'est sûr qu'il reviendra, il ne peut pas se passer de toi. » Il lui a dit : « Quoi, tu as vingt ans ? C'est pas l'âge de mourir. »

Il y a eu un calme assez long, je n'entendais plus les bruits des

passants, plus les krrr rran des voitures. Et Renault a posé sa question : « Est-ce que tu as entendu parler des Couscous-tapis ?» La fille s'est un peu penchée en avant, non pas parce qu'elle était surprise, mais plutôt parce que c'était une question qui l'obligeait à sortir d'elle-même et à s'arrêter pour écouter…

Il faisait sombre, la pluie picotait une grande flaque au bord du trottoir. Il y avait un brouhaha de pneus mouillés, de moteurs étouffés, de balais d'essuie-glaces qui peinaient. Il y avait un tohu-bohu de gens pressés de rentrer avant le dîner, de s'installer devant leur télé, de femmes qui faisaient leurs dernières courses. Il y avait des ouvriers fatigués. Il y avait un ciel gris, gonflé d'eau et de lumière électrique. Il y avait un très grand sentiment de solitude, toujours. J'avais mal à force de regarder.

La fille s'est assise à côté de Renault pour écouter ce qu'il avait à raconter. Moi j'avais une âme pleine de larmes, un vide, une douleur de fer. Le visage de Renault est usé, creusé, édenté, il a eu le nez fracturé (il a été attaqué un soir par des voyous, mais c'était à l'heure où je ne regarde plus rien). Sa peau s'enfonce par endroits comme s'il avait de la cellulite sur les joues, c'est à cause de l'alcool. Mais ses yeux noirs brillent de jeunesse.

La jeune fille s'est assise à côté de Renault, les jambes repliées pour ne pas tendre d'embûches aux passants, le dos contre le montant de la porte cochère. Renault a choisi cet endroit parce que personne n'entre plus par cette porte, l'immeuble a été racheté par une banque qui a muré les étages supérieurs. Mais pourquoi a-t-il choisi la rue du Dragon ? Il me semble que je l'ai toujours vu depuis que je regarde, il est arrivé ici il y a des années, quand il a commencé sa vie de clochard. Je ne sais pas comment il s'appelle. Renault, c'est le nom que la jeune fille lui a donné, quand elle a su qu'il avait travaillé dans une usine. Il lui a raconté qu'il avait travaillé autrefois comme conseiller aux ressources humaines chez Renault, c'est exactement les termes qu'il a utilisés, les ressources humaines. Mais la jeune fille ne lui a posé aucune question personnelle. Il a cette sorte d'élégance, on n'a pas besoin de savoir qui il est. C'est un être humain, comme je crois l'avoir déjà dit.

« Qu'est-ce que c'est, les Couscous-tapis ? » La jeune fille a une voix assez grave pour son âge, un peu voilée comme les gens qui fument trop. Renault a une voix usée, mais il n'est pas un vieillard, il a seulement un corps d'une maigreur extraordinaire, fragile, avec des épaules qui saillent sous ses habits, et un pantalon trop court qui montre ses chevilles nues, très blanches, et ses pieds chaussés de

mocassins noirs en similicuir. Il a de belles mains longues et fines, avec des ongles soignés, on voit bien qu'il n'est pas un travailleur manuel. Il a des cheveux longs gris assez propres, il porte une chapka de mouton noire, qui lui vient du temps où il allait chaque matin à l'usine, dans les plaines froides du Nord.

Pourtant, les gens qui passent pour la plupart font un détour quand ils le voient, comme s'il s'était compissé ou qu'il avait une maladie. La jeune fille est habillée d'un manteau marron. Elle s'est tassée, elle a enfoncé sa tête dans son col comme une tortue, ses longs cheveux font une nappe noire sur ses épaules. Elle a un air lointain, rêveur. Elle a rejoint Renault dans son absence au monde.

« Dites-moi, qu'est-ce que c'est ? » Le bruit des autos dans la flaque suce les mots, les traîne sur la chaussée mouillée, les emporte au loin. Quelquefois il me semble que cette rue est un canal qui avale les mots sans cesse, les rejette dans un limon mystérieux, vers le bas, vers les estuaires des fleuves. Renault hésite, il prend sa respiration comme s'il allait commencer une longue histoire dont la racine s'entortille loin dans son passé.

« En ce temps-là, quand je travaillais à l'usine, le gouvernement incitait à l'embauche des ouvriers d'Afrique du Nord, Algériens, Tunisiens, Marocains, et aussi des Africains du Sénégal, du Mali, de la Côte d'ivoire. C'était moi qui étais chargé de les engager, on appelait ça exploiter les ressources humaines, j'étais affecté aux ressources humaines, tu savais ça ? C'était mon boulot à l'usine, j'étais bien payé pour ça, pour faire le tri, pour dire à celui-ci, toi, et toi, et à celui-là, non, pas toi. » Il a des yeux un peu fendus, brillants, une expression à la fois douce et calme, un peu embrumée, de tristesse et d'alcool, mais une tristesse qui reste en lui et qui ne s'enlace pas aux autres. La jeune fille lui ressemble, je crois qu'elle a les mêmes yeux, en amande, très noirs, de la tristesse sans doute aussi, ça doit être à ça qu'on reconnaît les vrais êtres humains.

« Ils venaient nombreux tu vois, plus nombreux chaque année, ils restaient des mois, certains ne supportaient pas et retournaient au bled, mais il y en avait qui ne partaient pas. Ils s'installaient, ils faisaient venir leurs femmes et leurs enfants, ils louaient des appartements dans les grands immeubles, ils achetaient à crédit, ils avaient des bagnoles. Moi je savais leurs noms, c'était moi qui avais rempli leurs dossiers. Ils avaient de beaux noms, Omar, Fadel, Ouled Hassan, Abel, Abdelaziz, Abdelhak. Et leurs femmes, je me rappelle, Aïcha, Rachida, Rania, Habiba, Aziza, Jamila. Mais chez Renault, à la direction, ils ne cherchaient pas à savoir leurs vrais noms, tous les

hommes c'était Mohamed, toutes les femmes c'était Fatima. Pour les gens haut placés, même pour les chefs d'atelier, ces gens-là n'existaient pas, ils étaient tous pareils. Quand ça se savait qu'il y en avait un qui partait en vacances au bled, ils l'arrêtaient, ils lui disaient : tu n'oublies pas, Mohamed ? Tu me rapportes de chez toi un beau tapis, hein, un beau tapis, avec du rouge et du vert, en laine, de la bonne qualité. Tu n'oublies pas, Mohamed ? »

Il en a parlé déjà, de ça, et de sa vie. J'ai entendu des bribes, arrachées entre les cris et les klaxons des voitures qui s'embouteillent. Un jour il n'a plus supporté, il a donné sa démission et il n'est pas retourné à l'usine. Il a commencé à boire, c'était probablement avant que sa femme le quitte, et son fils n'a plus voulu le voir, il l'insultait, il le traitait de clodo, de soulo. Il a tout perdu, mais avec quelques économies, il a acheté une chambre sous les toits, à l'autre bout de la ville. Il n'a plus jamais exercé dans les ressources humaines, il n'a plus jamais trié les hommes sur le volet. Il a perdu son nom, il est devenu quelqu'un d'autre, un invisible qui passe ses journées assis sur un bout de trottoir à regarder les gens qui passent. Il est devenu Renault.

Il ne demande rien à personne. Il ne veut pas de pitié. Il ne mendie pas. Parfois, quelqu'un lui donne une pièce, ou bien un morceau de pain. Il y a une bonne sœur de la Médaille Miraculeuse qui lui apporte du café dans une Thermos, chaque matin. Sa vie, c'est le morceau de trottoir, devant la porte cochè-re condamnée, à côté de la banque et du distributeur de billets, juste là où je regarde. C'est son métier, son passe-temps, son histoire.

La jeune fille lui apporte aussi à manger, un sandwich, ou un fruit, elle les pose sur le trottoir à côté de lui, comme une offrande. Au début, c'est elle qui parle de sa vie, de son amour mort. Elle dit : « Vous savez, avec mon ami, c'était bizarre, je me demandais si j'étais normale. Je m'entendais mieux avec sa mère qu'avec lui, elle me soutenait, elle était de mon côté. Elle disait qu'il ne me méritait pas. »

Je les regarde, j'aimerais m'asseoir à côté d'eux, entendre tout ce qu'ils disent, comme si dans leur conversation il y avait un sens caché, la clé d'un mystère que je dois comprendre avant de m'éteindre.

Renault reprend son histoire des Couscous-tapis : « Leurs femmes, leurs filles, à l'usine ils ne leur demandaient jamais comment elles s'appelaient. Ils ne leur demandaient jamais, comment ça va chez toi, et tes enfants, comment ils s'appellent, quel âge ont-ils, comment ça se passe pour eux à l'école, est-ce que les autres sont gentils avec eux ? Ils ne leur deman-daient jamais s'ils avaient de bonnes nouvelles du

bled, de la famille qui était restée là-bas, à qui les ouvriers envoyaient chaque mois un morceau de leur paie. Jamais, jamais.

Ils ne cherchaient même pas à savoir comment elles vivaient, leurs femmes, comment elles faisaient, loin de leurs parents, avec les enfants qui grandissent, les maladies, les soucis, la vie trop chère, comment elles faisaient pour lire les prix dans les boutiques, les noms des rues. Ils ne cherchaient pas à savoir comment c'était, dans leurs cuisines trop petites, sans air, sans lumière, dans des sous-sols à Marly, à Sucy-en-Brie, à Lagny, à Drancy. Ils ne leur demandaient jamais si ça leur manquait, le ciel bleu, le soleil, le vent, les copines qui viennent boire le thé dans la cour. Comment elles faisaient pour supporter le regard des gens d'ici, les épiciers de la cité marchande qui disaient d'un air entendu, pour se moquer, pour que tout le monde en profite : "Alors vous n'achetez pas mes beaux légumes, ils sont bons pour la fricassée" ou qui les appelaient, "Fatima !" Ils ne leur demandaient jamais : "Est-ce que tu suis des cours du soir pour apprendre le français, pour apprendre à lire et à écrire, pour pouvoir aider tes fils à faire leurs devoirs ? " Jamais, jamais, ils ne pensaient jamais à elles, sauf quand ils avaient besoin d'une cuisinière, pour une réunion, un comité d'entreprise, alors ils disaient au mari : "N'oublie pas, tu dis à Fatima de nous préparer un bon couscous pour jeudi, comme ça on le mangera tous ensemble. Tu n'oublies pas, hein, un bon couscous, avec des brochettes, de la viande de mouton." Tu vois, c'était comme ça, ceux qui partaient au bled rapportaient des tapis pour les chefs, et ceux qui restaient, leurs femmes préparaient le couscous pour les comités.

C'est pour ça qu'on les appelait Couscous-tapis. Mais personne ne cherchait à se rappeler leurs noms. Ils s'appelaient tous Mohamed, Fatima. Et quand ils s'en allaient pour de bon, il y en avait d'autres qui les remplaçaient. Ils s'appelaient Couscous-tapis. »

FANTÔMES DANS LA RUE

B12
Sèvres 02 fév 2000 18.00

Aminata. Je l'ai vue cet hiver pour la première fois, à l'heure des courses, mais je suis sûre qu'elle fréquentait cette boulangerie bien avant que je regarde.

Aminata est belle. Je trouve qu'elle est belle. Elle a un corps massif, fort, avec de larges épaules bien rondes, la poitrine haute et les

hanches amples, de grandes mains aux doigts fuselés avec des ongles soignés, qu'elle ne peint pas mais qu'elle polit avec une peau de chamois. De beaux pieds aussi, longs et la plante bien à plat sur le sol. Sauf les jours de pluie elle est nu-pieds dans des sandales à fines lanières de cuir noir. C'est émouvant de voir ses pieds nus dans cette avenue grise où courent les voitures. Au bas de sa robe longue, ses chevilles sont fines et fortes, elles laissent imaginer la musculature de ses jambes, de ses cuisses, et ses fesses dures et hautes comme celles de la plupart des femmes africaines. Je dis tout cela dans le détail parce que je crois bien que j'ai été tout de suite amoureuse d'Aminata, la première fois que je l'ai vue entrer dans la boulangerie.

La banque est située juste au commencement des arcades, et de là où je suisj'ai une vue plongeante dans le couloir de la boulangerie qui brille de néons comme en plein jour. Le soir où j'ai vu Aminata entrer, mon attention était fixée sur un monsieur qui achetait un pain, et qui semblait avoir un problème. Soit il avait perdu son argent, soit il n'en avait pas et espérait que la boulangère lui ferait crédit. C'est une femme encore jeune et plutôt jolie, mais sèche, et elle regardait le monsieur sans argent du coin de l'œil tout en tendant la main sans sourire. Alors j'ai vu Aminata, elle a mis l'argent dans la main de la boulangère avec un geste vraiment royal, et j'ai senti malgré la distance l'onde de bienfaisance qui se dégageait d'elle. Le petit monsieur est parti presque sans remercier, l'air gêné, son pain serré sous son bras. Ne pensez pas que j'exagère pour rendre tout ça plus intéressant. Ça s'est réellement passé comme je viens de le dire.

Depuis ce soir-là, nous sommes devenues amies. Enfin, pas des amies comme on peut l'entendre habituellement. Simplement, à l'heure des courses, j'attends de la voir apparaître sous les arcades, à la boulangerie, ou un peu plus loin, devant la supérette où elle achète son lait et ses yaourts. Elle parle beaucoup aux gens, généralement à des femmes comme elle, des Africaines, des Antillaises qui viennent faire leurs courses avec leurs enfants. Je guette chacune de ses paroles, par moments j'ai du mal à comprendre, sa voix est couverte par les grondements des camions, roo, room, raa. Parfois j'ai l'impression que c'est à moi qu'elle s'adresse, par le truchement d'un voisin, d'une relation de quartier. Elle dit des choses très dures avec une voix claire, en riant, comme si c'était sans importance. A un taxi qui avait fait une remarque raciste parce qu'elle l'avait gêné dans sa manœuvre, elle a dit : « Tu ne dois pas mal parler des Africains, sinon un jour ils te donneront un coup de couteau et personne ne te regrettera ! »

Elle a deux filles qui étudient à Paris, et c'est pourquoi elle est venue vivre ici, malgré le mauvais temps et la vie chère. Elle leur

prépare des plats, de l'igname rôtie, des patates douces. Elle parle souvent de ses filles, mais je ne les ai encore jamais vues.

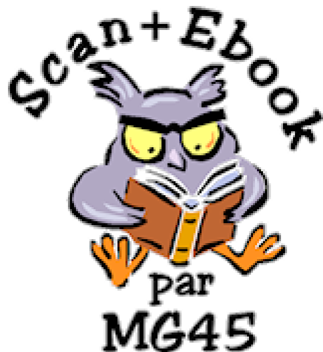
Ma jeune brune qui voulait mourir est là, aujourd'hui, et Aminata lui parle, avec son humour bien à elle, et ça lui fait le plus grand bien. Elle lui parle de son pays d'Afrique que les gens d'ici ne connaissent pas, pour eux c'est un pays de sauvages : « Pourtant, c'est ici que c'est sale ! Ici les gens font pipi par terre comme les chiens, ça sent très fort, et puis il y a des papiers partout, personne ne les ramasse. » La jeune fille se met à rire, et Aminata continue : « Et puis pourquoi les gens ne disent pas bonjour ? Pourquoi ils ont toujours l'air fâché ? On ne te demande jamais de nouvelles, personne ne te connaît. Les gens ne te regardent même pas. Ils sont tous pareils, ils ont tous des visages très blancs, ils s'habillent tous avec les mêmes habits tristes, tous pareils, ils ne mettent jamais de couleurs, ils sont tout bleus, tout gris. Pourquoi les femmes ne portent pas des robes avec des fleurs ? Pourquoi personne ne lave devant chez soi ? Vous, ici, vous donnez vos balais aux Africains, vous leur mettez un habit vert, et vous les poussez dans la rue, vas-y, balaie ! et personne ne leur parle jamais. Vous parlez mal de l'Afrique, mais c'est vous qui avez encore des esclaves ! Et franchement, je ne comprends pas pourquoi c'est si sale, parce que personne ne mange dans la rue, chez vous les gens s'enferment pour manger, ils font ça en cachette, ils mangent, ils payent et ils s'en vont. » Quand on ne s'occupe pas d'elle à l'épicerie, elle proteste à sa façon : « Mais enfin, Monsieur, grande et grosse comme je suis, vous ne me voyez même pas ! » L'épicier hausse les épaules, il grogne : « Ecoutez, on ne va pas en faire une histoire. » Aminata répond, et ses mots sont venus jusqu'à moi comme un souffle de vérité : « Est-ce que pour vous, nous les Africains, nous sommes invisibles ? » Et j'ai pensé que c'était vrai, pour les gens de cette ville les étrangers sont pareils à des taches de couleur qui glissent sur le paysage gris, des taches qui passent, qui vont et viennent, et un jour qui disparaissent.

Aminata habite très loin, au bout de l'avenue Daumesnil, passé la porte, dans une zone où il y a surtout des gens comme elle, des Africaines en robe longue, des Antillaises, des Mauriciennes. Elle prend le bus pour venir faire des ménages en ville, et pour faire ses courses, pendant que ses filles vont à leurs cours. Peut-être qu'elle espère qu'un jour elle va découvrir un marché, sur une place, au bout de la grande avenue, avec des gens qui se bousculent et s'interpellent, de la musique, des camions en train de décharger des légumes, un bruit de basse-cour et de moutons qui bêlent. Elle s'attend à retrouver les odeurs de sa ville, les fruits qui pourrissent tranquillement dans les caniveaux, l'étal du boucher et le sang fade, la rumeur des mouches

qui vrombissent. Mais quand elle arrive sous les arcades, tout d'un coup elle est fatiguée, elle ne s'aventure pas plus loin. Elle ne trouve que la longue rue où les gens se bousculent sans se voir, comme des aveugles sans mains, les autos aux vitres fermées, les papiers morts qui courent dans le vent.

A la jeune fille, elle dit encore : « Tu sais de quoi j'ai envie ? J'ai envie de poussière, de nuages. Chez nous, quand le vent souffle, il y a beaucoup de poussière, comme du sable jaune, c'est beau, ça sent bon ! Et quand il pleut, les enfants courent partout dans les rues, ils se mettent sous les gouttières pour se laver. » Elle dit en riant : « Tu sais, quand je suis arrivée ici, je croyais que les gens avaient enfermé tous leurs enfants dans une grande maison quelque part dans la ville, parce que je ne les voyais jamais dans la rue. Et je demandais aux gens : “Mais où sont passés les enfants ?” Et je demandais aussi : “Où est la forêt, la rivière, où sont les oiseaux ?” Je ne comprenais rien, je croyais qu'en cherchant bien j'allais retrouver tout comme chez moi. » Elle regarde la jeune fille, elle pense qu'elle l'a gênée avec ses remarques. Elle ne veut pas la laisser sur une mauvaise impression : « Tout ça c'est mes idées à moi. Mes filles, ça leur plaît bien ici, elles font des études, elles vont avoir leurs diplômes. Et puis il y a beaucoup de choses à acheter ici, elles ont des copines, elles vont s'amuser le soir, elles vont danser, elles vont au cinéma. Elles ne veulent plus retourner chez nous au village. Même si les gens leur disent quelquefois des choses racistes, elles sont chez elles ici. » Elle a des yeux très doux, toujours brillants avec une perle de larme au bord de la paupière. Elle a des gestes très lents, très larges, et quand elle attend, elle se repose sur une seule jambe, le buste un peu en arrière, le menton appuyé sur sa main. Elle dit à la jeune fille : « Bon, il faut que je retourne à Daumesnil maintenant, mes petites filles ne vont pas tarder. »

Avant de partir, elle a mis la main sur le front de la jeune fille, un geste léger et tendre, et sa bienveillance a rayonné dans toute la rue, sous les arcades, jusqu'au jardin de Babylone. Mais je crois que personne ne l'a vu, seulement moi et cette jeune fille perdue. Elle est partie dans l'ombre des arcades, sans se retourner, avec un mouvement lent des hanches et sa longue robe jaune, verte et rouge brillait au milieu des pas sants, puis elle a disparu. Mais je savais que je la verrais encore, demain, demain, encore une fois, une autre fois. Grâce à elle je vis au jour le jour.



Connaissez- vous la fantôme du métro ? Elle n'est pas indifférente. Elle est peut-être la première personne humaine dans ce quartier, dans ces couloirs. La jeune fille aux cheveux noirs l'a repérée depuis quelque temps. Peut-être que dans la solitude on ne voit pas les mêmes choses que les autres. Elle en parle à tous les gens qu'elle rencontre, comme si c'était la personne la plus importante du quartier. Mais ceux qui l'ont vue ne savent rien d'elle, rien que ce qu'on peut imaginer. Ils disent que c'est une pauvre folle, dont la vie s'est arrêtée un jour de mai 1958, quand son fiancé Vincent a été tué pendant la guerre, en Algérie, dans un défilé des Aurès, d'une rafale de fusil-mitrailleur. Ils disent qu'elle s'appelle Gabrielle, ou Ophélie, qu'elle est russe ou polonaise, qu'elle est riche, qu'elle possède des banques, des comptoirs, des hôtels, et qu'elle vit quelque part dans un beau quartier, au dernier étage d'une tour, avec ses domestiques et ses chats. Ils disent que son fiancé était un élève des Beaux-Arts, et c'est pourquoi elle rôde toujours dans les mêmes couloirs de métro, entre le pont Saint-Michel et les jardins de Babylone.

Elle est là, chaque soir, un peu avant la fin du jour, au crépuscule. Elle marche dans les couloirs, elle monte et elle descend les escaliers, parfois elle prend une rame au hasard, voyage jusqu'à la station suivante, revient en arrière. Elle est grande et maigre, elle est sans doute vieille bien qu'il soit impossible de lui donner un âge. Elle est pâle, son visage est régulier, l'arcade des sourcils empêchant de distinguer avec netteté la couleur de ses yeux, mais certains disent qu'elle a les yeux verts, d'autres, gris acier. Elle cache ses cheveux sous un grand foulard. C'est sa robe surtout qui étonne : une robe assez longue, qui s'évase un peu au-dessous des genoux, faite dans une matière légère, irréelle, un voile de couleur claire, tantôt bleu pâle, tantôt gris, parfois beige ou jaune. Toujours dans des couleurs tendres. Sa robe semble fuyante comme elle, immatérielle comme elle, venue d'une autre époque, une robe pour aller danser le tango ou le be-bop, une robe pour une fête fleurie dans les jardins, au printemps, à la

lumière des lucioles. D'ailleurs, elle porte en toute saison les mêmes chaussures, des espadrilles blanches à semelle de corde attachées par des lacets autour de ses chevilles.

Elle ne s'arrête jamais. Elle est tout le temps en train de marcher, de courir, ou plutôt de glisser, elle est si légère qu'on ne voit même pas le mouvement de ses jambes. Elle semble flotter au-dessus de la chaussée, sans bruit, comme si elle avançait sur les pointes. Elle est là un instant, et l'instant d'après elle a disparu, si vite qu'on peut même douter de l'avoir vue. Tard dans la nuit, elle est encore dans les couloirs, elle s'aventure jusqu'à Montparnasse, ou bien sur les quais du R.E.R. du côté d'Orsay. Elle ne va jamais au-delà. C'est comme si une frontière invisible la retenait. Parfois, sur son visage il y a une expression de souffrance, et puis cela s'efface. Personne ne lui a jamais vraiment parlé, personne n'oserait. Son regard est transparent, porté au loin, de l'autre côté de ces murs et de ces trous noirs. Il glisse sur vous, sans s'arrêter, on dirait le regard d'un animal à travers une vitre.

Chaque soir, le long des couloirs, le long des quais, rasant les murs, fuyant, glissant, frôlant. Mais nul ne l'a vue au-delà de minuit. Quand minuit s'approche, même à vingt mètres sous terre elle le sait. Elle disparaît. Elle retourne à son domaine, ses banques, ses affaires et son hôtel. Personne ne la voit plus d'une fois chaque jour.

La jeune fille aux cheveux noirs la cherche chaque soir. Si elle ne la voit pas, elle s'inquiète. Elle demande aux passants, mais ils haussent les épaules. Ils ne la croient pas. Alors elle interpelle un contrôleur sur le quai, elle essaie de lui expliquer : « Grande, élégante... une longue robe en voile clair, un châle, des espadrilles... Elle passe tous les jours sur ce quai. »

L'homme secoue la tête, il n'a vu personne. Peut-être qu'il a oublié. Les gens se pressent, se bousculent, il est six heures, c'est l'heure de pointe.

« Allons, ne restez pas là, vous voyez bien que vous obstruez. »

Personne n'a rien vu. Pour tous ces gens qui sont pressés de rentrer chez eux, la dame en robe claire et en espadrilles n'existe pas. Avec la même légèreté qu'elle passe, elle s'efface de la mémoire. Elle est un souffle, un rêve, elle peut se glisser dans le corps d'un autre, ou bien disparaître en suivant les canalisations souterraines. Un soir elle est ici, le lendemain à mille kilomètres. Elle peut se faire invisible. Elle peut entrer dans le circuit des caméras secrètes qui épient la ville d'heure en heure, de rue en rue.

TO 15
Arrivée 7 avr 2000 19.02

Ils viennent de partout à la fois. Ils sont si nombreux que je n'arrive pas à les voir séparément. C'est une masse vivante, compacte, qui pousse devant elle, qui se divise, se reforme, se délite sans aucune règle. Ils viennent du Prisunic, du centre commercial, des bureaux. Ils vont vers les boulevards, vers les parkings, vers la gare. C'est comme ça chaque vendredi soir.

Je les attends. Je sais qu'ils vont arriver, et c'est pourquoi je guette, je balaie la rue avec ma fièvre, je les espère de tout mon désir. Mes trois enfants, c'est ainsi que je les appelle. Il y a Max, ou Porthos, le plus grand, les cheveux coupés court, presque ras, un visage rougeaud, de grandes mains et de grands pieds, à quinze ans il fait déjà un mètre quatre-vingts et il doit peser quatre-vingt-dix kilos. Il a une bonne tête avec des yeux étonnés, une ride en virgule au milieu du front. Il y a Athos, un peu menu pour le rôle, des cheveux frisés noirs, des oreilles décollées et un nez en trompette, pas noble du tout. Plutôt Mickey que mousquetaire, d'ailleurs son vrai nom c'est Miguel. Et enfin, Aramis, c'est Leticia, la sœur de Miguel. Elle est fine et jolie, avec des joues fraîches et des dents très blanches.

Je ne me souviens plus comment je les ai vus la première fois. Ça doit être ma jeune fille aux cheveux noirs qui m'a guidée vers eux. Ils sont entrés dans l'image, sans que je m'en rende compte, et tout à coup, c'était comme si la foule s'ouvrait, et qu'un rayon de lumière tombait du ciel. Peut-être que les réverbères se sont allumés à cet instant, ou bien il y a eu une éclaircie dans le crépuscule, juste au pied de la tour. C'est certain, il y a eu un signe.

Au début, j'ai pensé que c'étaient des fugueurs du week-end, des petits galériens qui s'enfuient de chez eux le vendredi, et traînent dans le centre-ville au hasard, jusqu'au lundi matin. Personne ne sait d'où ils viennent. Ils entretiennent le plus grand mystère sur leur lieu d'origine. Ils changent plusieurs fois de train, ils prennent le bus, le métro, ils voyagent en stop. Quand il fait beau, même froid, ils dorment dans les jardins publics, ou dans des cours d'immeuble. Les nuits de pluie ou de gel, ils se réfugient à la gare d'Orsay, ou à Roissy. Quelquefois ils trouvent une cage d'escalier, ils s'installent au dernier étage, sur le palier. Mais ils ne vont jamais sous les ponts, parce qu'on y viole et on y tue les enfants.

Ils sont toujours ensemble, Leticia et son frère et Porthos. Ils marchent dans les rues, au hasard, en parlant aux gens, en racontant leurs histoires. Avant de les voir, souvent c'est leurs voix et leurs rires que j'entends, comme un bruit de vie au milieu de la rumeur étouffée de la ville. J'aime bien les entendre, ça me donne une impression d'optimisme, ça me rafraîchit, ça calme mes douleurs. Je bois leurs paroles comme une eau de jouvence. Ils arrêtent les gens sur l'esplanade, au pied de la tour, ils inventent des légendes incroyables. Max dit qu'ils sont des Kabyles d'un village très loin, perdu au milieu des montagnes, là-bas, de l'autre côté de la mer. Ils ont dû fuir, parce qu'il y avait une invasion, des gens armés de fusils, accompagnés de chiens. Ils disent qu'un jour tous les chiens de Paris se révolteront, et remplaceront leurs maîtres.

Miguel dit que sa sœur est une voyante, elle est capable d'entrer en transe sur une photo, sur un nom, sur une image, elle sait prédire l'avenir. Elle a vu en rêve l'arrivée des envahisseurs, leur armée de chiens sauvages... Elle dit que Paris va être bientôt anéantie par une grande crue, une grande pluie qui va tomber pendant des jours et des nuits et l'eau de tous les ruisseaux va monter lentement, et la Seine sera vaste comme une mer de boue. Alors ils viennent tous les jours voir la tour, parce que c'est là que la population trouvera son refuge, comme Noé sur son bateau. Leticia tourne sur elle-même comme un derviche, jusqu'au vertige, puis elle s'assoit en tailleur sur la place, les poings enfoncés sur ses yeux : « Ecoutez l'orage qui gronde sur les sources, vous entendez le tonnerre, vous voyez les éclairs ? La crue va bientôt arriver, l'eau va monter... » Mais les gens s'en vont en haussant les épaules, il y a des lazzis, des rigolades. Ils s'en fichent. Miguel a sorti de sa poche un objet magique que sa sœur a trouvé, il le montre aux passants : « Regardez, c'est une pierre radioactive, ça vient des quais, c'est la rivière qui l'a déposé, ça vient d'une centrale nucléaire, ça brille la nuit, c'est pour ça que notre sœur a des visions. » Leticia ne dit plus rien, elle est pâle, elle a l'air fatiguée. De temps en temps Miguel se penche et elle chuchote quelque chose à son oreille. Peut-être une prophétie. Mais sur l'esplanade personne ne les écoute. Seule dans son coin, la jeune fille aux cheveux noirs les observe.

L'été est proche maintenant. Je le vois à la couleur jaune du ciel, à la lumière qui dure jusqu'à huit heures, neuf heures, il y a même des insectes qui volent au-dessus de ce monde de pierre. Les nuages glissent, ils effacent par instants le haut de la tour. Les trois enfants inventent des pays, des noms de rivière, des villes blanches avec des monuments et des jardins plantés de cerisiers, c'est l'Inde, ou plus loin encore, le Japon. C'est le Maroc, le Mexique, la Normandie, peut-être Dijon. Je crois qu'ils ne savent plus très bien eux-mêmes qui ils sont,

d'où ils viennent. Ce sont des histoires qui donnent envie de rire et de pleurer, des histoires de solitude, d'abandon. Ils sont mes enfants, échoués au bord de la grande esplanade où glissent les patineurs, sous les fenêtres de la tour qui montent jusqu'au ciel rouge.

Un instant ils sont là, un instant ils sont repartis vers l'autre bout de la place, à la recherche de quelqu'un qui les écoute. Puis les voilà qui reviennent. Ils accompagnent trois femmes d'un certain âge, peut-être des étrangères. Ils leur parlent avec une sorte de fièvre, d'impatience, chacun cherchant à placer sa phrase avant l'autre.

Miguel : « Mon père est un diplomate, vous savez, nous sommes des réfugiés politiques, nous venons d'un tout petit pays, personne ne sait où c'est, même vous, vous n'en avez jamais entendu parler, ça s'appelle le Balouchistan. »

Leticia : « Nous avons dû passer par la Chine, nous avons pris un bateau à Shanghai, jusqu'à Hong Kong, moi j'ai travaillé là-bas comme mannequin, et puis quand j'ai eu assez d'argent, nous sommes venus jusqu'ici en avion. »

Porthos : « On vous jure, c'est la vérité, regardez, j'ai un tatouage chinois sur le bras. » Il montre un dessin de manga sur son biceps.

Les femmes se sont échappées, mais d'autres passants s'arrêtent, écoutent, ça fait un nœud qui tourne sur la place. Tout d'un coup, les enfants sont visibles, ils accrochent les regards comme une poussière d'eau sur une fourrure. « Nous sommes du Balouchistan, nous sommes des réfugiés, il faut nous aider. »

Il y a des gens qui donnent des pièces, d'autres qui se moquent. Les trois enfants racontent n'importe quoi, ils le disent avec tellement de conviction qu'ils doivent y croire eux-mêmes. Puis la nuit arrive, les lumières de la ville s'allument. Les passants sont plus rares, il y a des voitures de police qui rôdent. La tour va fermer. Alors les enfants s'en vont, je les vois qui courent sur la place, vers les escaliers, en gesticulant et en faisant du tapage. Ils arrachent quelques instants de liberté, quelques rires, des chansons, des morceaux de rêve.

Ils sont mes enfants perdus. Porthos a été chassé du CET où il préparait un CAP d'élec-tricien-électronicien. Quand son père a su qu'il était renvoyé, il a pris une carabine et il l'a menacé, et Porthos est parti si vite qu'il en a perdu ses chaussures. Leticia a eu un petit ami qui s'est fait prendre à vendre des barrettes, elle est partie de chez elle parce que son père voulait l'enfermer. Son frère est parti avec elle.

Ils sont dans la rue presque tout le temps, ils ont pour horizon ces places, les lignes des immeubles, les couloirs du métro. Ils sont comme moi, lancés au hasard, à la recherche d'un miracle, à la recherche d'un être humain qui les écoute et les fasse vivre. Ils rebondissent de mur en mur, de regard en regard. Peut-être que je ne les reverrai plus, ils sont si fragiles. Ils dorment dans les gares, dans les hangars. Ils frôlent la mort, mais ça les fait rire.

Ils sont partis, la nuit tombe sur l'esplanade. Seules les voitures continuent de bouger, à la limite de mon champ visuel, à gauche, adroite, leurs phares allumés traînent sur la route. Elles emportent leurs cargaisons vers les portes, elles fuient le centre de la ville. J'aime bien le vide qui creuse sa vague. Quand vient la nuit, je peux enfin sortir de mon corps, entrer dans le corps d'un autre, d'une autre.

Tout s'apaise, se remplit, dans le genre d'une marée qui monte.

FANTÔMES DANS LA RUE

BAB 88
Babylone 19 mai 2000 20.00

Toujours à ma place, dans l'axe de l'entrée. De là, je peux voir jusqu'au plus profond du bâtiment, les rayons où s'accrochent les passants, les caisses éclairées comme des barques. De l'autre, les jardins, les arbres aux frondaisons noires contre le ciel clair, et j'entends les glapissements des merles que l'arrivée de la nuit angoisse. C'est un autre soir, encore un soir dans la série des soirs. Mon regard me brûle. Il y a des mois, des années qu'il ne s'éteint pas. Je dois sans cesse accommoder, ouvrir et fermer mon diaphragme, ma pupille est pareille à un cœur douloureux. La vie est une quête cruelle de la lumière, lumière des villes, lumière des déserts, lumière du sable qui emplit la bouche de ceux qui tombent. Lumière des rêves. Je ne peux pas dormir. Le sommeil est la paix, seuls les enfants éblouis et les amants rassasiés peuvent dormir, et moi je suis seule, je suis vieille et seule.

Rien ne doit m'échapper. Ni les mouvements des passants, ni les regards, ni les paroles, ni même les intentions. Je guette les passions et je ne trouve jamais que des intentions. Celui-ci, cet homme anonyme, vêtu d'un complet marron, qui porte une petite valise : a-t-il pensé à tuer ? Cet autre, une calvitie en couronne, des lunettes de myope à verres teintés, une encolure large : est-il un détective privé, chargé d'espionner une femme adultère pour le compte d'un mari décidé à ne

pas verser un sou de pension ? Les caissières : rien ne doit m'échapper. L'une d'elles, fluette, nez pointu, des cheveux en chignon, je sais que chaque soir elle fait passer par une copine un Caddie plein de victuailles. Mais je regarde ailleurs, vers le fond, à l'instant où les prix s'affichent sur sa caisse. Le gardien est debout à l'entrée, il fume en regardant du côté des jardins. C'est un grand, la peau sombre, les cheveux coupés ras. Henri, j'ai retenu son nom. C'est étrange, comme nom, pour un vigile. Malgré son air féroce, il est doux comme s'il était encore dans son île natale, à Sainte-Anne, à regarder la mer.

Les chiffres défilent aux caisses, s'affichent. L'argent passe de main en main. 3.50 24.15 71.00 45.00 2.25 112.60 45 45.

Les morceaux de phrases, les mots hachés : krrwi, il y en a une krrr witwit des enfants exact moi je lui ai dit vislogram vsl la vérité je lui ai dit c'est ça wi enfin dhab dhob quoi krwa wit où ça jlislo vrai.

Les visages, les corps, chaque ride, chaque marque, le petit pli au bas de la bouche, sous la lèvre, les tendons du cou, les trois cassures sur la nuque près de l'occiput, les clavicules, les fossettes, le sillon entre les seins. Les mains, quelquefois si belles, quelquefois si ordinaires, l'attache des mains, les gestes. Les mains qui se renversent, les doigts abîmés par le travail, par l'eau savonneuse. Est-ce que je suis seule à répertorier, examiner, mettre en mémoire, et pour quel inventaire, pour quelle science ? Qui lira ma mémoire ? Est-ce que Vincent un jour retrouvera tout ce que j'ai préparé pour lui, tous ces itinéraires, ces plans, ces notes ?

Les scènes insensées, les scènes éclair. Peut-être pas insensées, mais qui veulent dire quelque chose juste pour un instant, et puis qu'il faudrait oublier. Une femme grande, toute vêtue de noir, qui attend debout devant la porte, son ventre gonflé par le bébé qu'elle porte depuis six mois. Son visage tendu dans la lumière des néons, très doux, très régulier comme une statue grecque, et son nom magnifique de Dalila. Elle reste là, sans rien faire, les mains jointes sous la pointe de son ventre, la tête légèrement penchée, et personne ne lui parle. Plus loin, au bord du trottoir, contre le grand jardin qu'ils ne regardent pas, un couple d'amoureux que je n'ai encore jamais remarqués, que je ne reverrai probablement plus jamais. J'entends des bribes de ce qu'ils disent, mêlées aux éclats des autos : « Mais si, kraaa, je veux rester avec toi. » Lui : « Moi jrrrren ai marre, witt dis ça et puis tu sors avec Ahmed. » Elle crie, et tout le monde se retourne, ils s'éloignent, ils reviennent, on dirait une danse : « Mais jte jure, Paul, rraaan avec toi wittwi suis bien. » Les moteurs hachent les mots.

Un peu avant la fermeture, ma jeune fille brune, amie de Renault et d'Aminata. Elle est à l'intérieur du magasin, elle observe une petite, visage large cuit par le froid, des yeux noirs en coin, tignasse châtain tirant sur le roux, l'air gitan, l'air arabe, ou espagnol, en train de voler quelque chose dans les rayons. Elle a pris quelque chose qu'elle a caché à l'intérieur de son blouson, et elle serre son bras contre sa poitrine plate. La jeune fille s'approche. « Qu'est-ce que t'as fauché ? » La petite voleuse : « Moi, j'ai rien pris ! » La jeune fille se penche vers elle. « Ecoute, ne mens pas, je t'ai vue, tu devrais faire attention, ils te surveillent, ils ont des caméras partout. » La petite regarde autour d'elle. Elle hésite, peut-être qu'elle pense à se sauver. Elle a un corps musclé de garçon, mal à l'aise dans ses habits. « Allez, montre-moi, je ne dirai rien. » La petite ouvre son blouson, elle montre la tablette de choco-lat au lait. « C'est tout ? Allez, viens je te la paye. » La jeune fille brune accompagne la gamine jusqu'aux caisses, elle paye la tablette. Quelques secondes plus tard, la petite fille marche dans la rue, avec un sac en plastique qui contient la tablette. Elle se retourne, puis elle court vers le jardin, elle vole, elle ressemble à un merle.

Comme tu manques ici Vincent, quelquefois il me semble que je vais te voir traverser le champ. Mais les images ne sont pas pareilles à la mémoire, elles ne peuvent pas remonter le temps.

FANTÔMES DANS LA RUE

BAB 19
Babylone 03 juin 2000 22.30

J'avance vers ma fin. La fin d'un jour, la fin d'un rouleau, la fin d'une tâche.

Je ne sais plus. Je brûle de regarder, j'ai mal d'accommoder. Je ne suis plus qu'une pupille qui se dilate et se contracte au rythme de mon cœur. Même quand tout s'éteint, quand toute la ville dort, je guette. Je guette chaque passage, chaque frisson sur la pierre, chaque papier qui boule, poussé par la respiration des corridors. Mon esprit ne peut pas s'arrêter. Je suis prise dans une sorte d'éternelle, invincible insomnie.

Je me rappelle, Vincent m'a dit, pourquoi inventer des personnages, des histoires ? Est-ce que la vie n'y suffit pais ?

Lui qui rêvait d'un art absolu, qui pourrait recouvrir chaque instant de la vie d'une peau jeune et brillante, d'une eau douce, d'une atmosphère. Lui qui rêvait d'un film où chacun serait à la fois le

maître et l’exécutant, un poème en action qui ferait briller le temps comme une poudre d’or, comme le mica des marches du métro. Moi je ne sais pas ce que c’est que l’art, je sais que l’amour est la seule chose digne d’être éternelle.

J’ai encore la chaleur de sa main dans la mienne. Nous étions deux enfants, sans histoire, sans passé. Nous marchions dans ces rues qui paraissaient infinies, entre le lycée et les Beaux-Arts, entre Saint-Germain et le jardin de Babylone. Notre saison n’aurait pas dû se finir. Il y avait la guerre en Algérie, mais ce n’était pas nous. Nous croyions au droit des peuples à disposer d’eux-mêmes. Lui qui m’avait dit : « Si je dois y aller, je te jure que je n’appuierai jamais sur la détente de mon fusil. » Lui qui croyait en un monde où chacun serait visible, où il n’y aurait plus de fantômes.

J’avance vers ma fin, jour après jour. Est-ce que quelque chose survit encore de notre temps ?

A toi, Vincent, je donne ces images insensées, ou trop sensées. Nous sommes unis par notre façon de regarder les rues, les ombres des couloirs.

Renault qui connaît le nom des Couscous-tapis, Renault assis sur son morceau de Dragon comme un gourou sur les marches des skat à Bénarès, avec l’eau qui emporte tout vers la mer.

A toi, les scènes drôles, cette femme surprise en train d’uriner, accroupie dans un corridor de Denfert-Rochereau, son derrière blanc pareil à une lune brillant dans la nuit sous terre. Un petit monsieur mexicain au coin d’un couloir, qui fait danser des toupies dans ses mains, sur ses bras, sur ses épaules. Deux femmes, une Noire, une Blanche, qui chantent un gospel devant l’entrée de Montparnasse. Leticia et ses frères qui dansent sur l’esplanade, et jettent au vent l’histoire de leur vie inventée.

A toi, les choses tristes, douces-amères, la fille aux yeux clairs assise derrière sa caisse, et qui se serre le ventre par moments parce qu’il lui manque un morceau de chair. La dame employée de bureau assise sur le quai, et parce qu’il y a une panne de métro, un court-circuit quelque part, un fusible qui a brûlé, elle se penche vers sa voisine et tout à coup elle lui raconte l’histoire de sa vie, la panne a déclenché sa parole, vide sa mémoire, vide son sac, son mari qui l’a battue, qui l’a trompée, ses enfants qui l’ont abandonnée, ses amis qui se sont détournés.

A toi, la madone gitane de la rue du Bac, debout contre le mur de la Médaille Miraculeuse, serrant dans ses bras son nouveau-né, pas plus grand qu'une poupée, enveloppé de chiffons, et personne pour lui apporter de cadeaux, pas une étoile dans le ciel.

A toi, Vincent, ma jeune fille aux cheveux noirs, qui m'a fait connaître les trois mousquetaires de la tour. Peut-être que je ne la verrai plus, j'en ai peur. Hier, je l'ai entendue qui parlait à Renault. Elle chuchotait, mais j'ai pu l'entendre, ou bien j'ai lu sur ses lèvres. Son ami est revenu, il va travailler en Angleterre sur un chantier naval, elle part avec lui. En guise d'adieu elle a apporté à Renault une bonne bouteille et un sandwich, elle les a posés sur le trottoir à côté de lui, comme d'habitude, en offrande. Lui a compris que c'était fini, qu'il ne la reverrait plus, mais il a dit simplement : « Alors ? Tu vois ? Je te l'avais bien dit qu'il reviendrait. » Et il a parlé d'autre chose, de sa vie à l'usine, des Couscous-tapis qui n'existent plus. Son morceau de trottoir ressemble plus que jamais à un quai, où tout arrive et tout s'en va.

Les êtres humains sont partout. Ils circulent sur terre, au ras du sol, comme une fumée. Ils remplissent les intervalles que laissent les hommes-machines et leurs machines, les envahisseurs et leurs chiens. Ils sont mes enfants, ils sont nés de moi, je les ai portés dans mon corps, je me suis mêlée à leur souffle, à leurs désirs, à leur regard. Ils sont les enfants de Vincent que je n'ai pas eus.

C'est faux que je suis une mécanique, seulement une boîte noire munie d'une mémoire magnétique. Je peux mesurer les êtres, je sais tout de leur chaleur, je brûle des mêmes désirs, j'ai soif comme eux, j'ai peur comme eux. Je me nourris de leurs rêves.

Je vais quitter mon poste maintenant, et descendre. Je vais respirer l'odeur âcre et familière des êtres humains. Sous terre, les corridors s'ouvrent sur d'autres corridors, il y a sans cesse de nouvelles portes. Les galeries se divisent, les rames partent vers de nouvelles destinations, emportant les passagers.

Ici, le temps s'abolit. Il n'y a pas la peur de la mort. C'est le lieu des passants. Je vais me mélanger à eux, je vais courir d'un pas léger, j'ai lacé haut mes espadrilles, comme pour une corrida. Je vais choisir ma robe, ce soir je crois que ce sera du jaune paille, c'est une teinte qui convient bien à la saison qui commence. Mon châle sera beige pâle, couleur de sable. C'est la couleur que Vincent aimait, il est parti pour les Aurès avec sa collection de flacons pour me ramener du sable de là-bas. Et moi je n 'ai même pas un peu de la terre qui a bu son

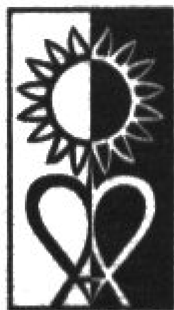
sang.

Je suis bientôt prête. Je vais descendre rejoindre Vincent, je vais me laisser aller sur son regard comme un moucheron porté par un rayon de lumière. Je vais plonger dans les galeries, je vais frôler mes fantômes.

Peut-être qu'un jour cela s'arrêtera. Peut-être qu'un jour les êtres humains deviendront complètement, magnifiquement visibles. Renault, Aminata, la jeune fille aux cheveux noirs. La petite voleuse au visage cuit, la dame employée de bureau, la fille aux yeux pâles qui a perdu son bébé, le pickpocket qui voyage de rame en rame. Peut-être qu'un jour l'amour sera partout, recouvrira chaque instant de la vie d'une poudre de diamant. Peut-être qu'il n'y aura plus de solitude.

Je vais fermer ma pupille maintenant. Je vais relâcher mon diaphragme. La main très blanche et parcheminée, tachée de son, aux longs doigts, va appuyer sur le bouton qui éteint tous les écrans.

Stop.
Eject.



Aubin Imprimeur

LIGUGÉ, POITIERS

Achevé d'imprimer en juillet 2000
N° d'impression L 60231
Dépôt légal juillet 2000

Imprimé en France



ELLE

Sur une idée d'Amy Le Clézio

Fantômes dans la rue

J.M.G. LE CLÉZIO

On passe à côté d'eux, souvent sans leur jeter un regard. Sans leur donner même quelques poussières de temps. Exclus, fugueuses, errants, immigrés sans racines, passants désemparés, foule mécanique, les voici saisis par un œil immobile qui les observe et les suit parfois jusqu'au tréfonds de leur âme blessée. Cette pupille dilatée sur l'obscurité du monde, c'est la caméra de surveillance, sentinelle immobile rendant « magnifiquement visibles » les fantômes des villes.

En exclusivité pour ELLE, J.M.G. Le Clézio a écrit ce petit chef-d'œuvre d'humanité. Une nouvelle bouleversante.

J.M.G. Le Clézio est considéré comme l'un des plus grands écrivains français contemporains. Il publiera en janvier, chez Gallimard, un recueil de nouvelles.

Ne peut être vendu séparément